

ANTON SOLIMAN

LE GRAND SKI-LIFT

(L'ESPACE DE ZERBI)



Le point d'émersion

Oskar Zerbi était arrivé au départ du Grand Ski-lift. Une gigantesque esplanade sans aucun bâtiment, mis à part une baraque en bois qui devait être la cabane des forfaits, et une autre construction inachevée, sans fenêtres. Des tiges de fer rouillées sortaient du toit. Des tas de neige sale, alourdis par une pluie fine, étaient amoncelés tout autour. De la montagne descendaient les bancs d'un brouillard épais que les faîtes d'une forêt de conifères s'étendant à perte de vue dans la vallée peinaient à retenir.

Il descendit de voiture, mit un bonnet de laine pour se protéger du froid, puis tourna lentement sur lui-même, à la recherche d'un habitant à qui demander des renseignements. Mais l'endroit était désert.

Les câbles d'acier qui supportaient les cabines du téléphérique sortaient de la baraque en bois. Il suivit du regard les pylônes de l'installation qui, comme une rangée de géants pétrifiés par l'hiver, montaient tout droit dans la montagne, disparaissant après quelques centaines de mètres, engloutis par le brouillard.

Il se souvint alors de ce qu'on lui avait dit sur le Grand Ski-lift. Peut-être tout cela n'était-il qu'un quiproquo. Il se trouvait en fait dans un lieu abandonné, et cette installation ne servait probablement qu'à transporter le bois que l'on faisait en altitude pendant l'été. C'était étrange : c'était un ami, que l'on disait fiable, et passionné de montagne qui plus est, qui lui avait donné des informations sur le Grand Ski-lift. Il lui en avait parlé avec passion : des centaines de milliers de pistes sur les pentes de chaînes de montagnes ensevelies sous la neige, des lacs gelés, des forêts, des paysages alpins vierges... Il avait en somme évoqué un monde sublime dans lequel Oskar aurait pu passer ses vacances dans une liberté absolue. Et où il espérait pouvoir oublier bien des choses.

Peut-être s'était-il trompé en chemin ? On lui avait pourtant clairement indiqué la route à prendre, avec des repères qu'il avait tous retrouvés sur son trajet. Il avait suivi les instructions de telle sorte qu'aucune erreur n'était possible. D'un autre côté, il pouvait penser à des informations déformées, mais il se dit que, dans ces circonstances particulières, il ne devait pas s'agir d'un simple malentendu.

« Mais pourquoi s'étonner ? » se demanda-t-il enfin. Dans le fond, il n'avait jamais reçu de ses semblables que des informations imprécises sur les objets de ce monde ; des faits, et des lieux, évoqués de façon excessive par une multitude d'hommes dont l'égo tente de se maintenir à la surface de la Réalité comme un naufragé à la dérive.

Ce n'était que le début de l'après-midi, mais il faisait déjà presque sombre. Oskar avait froid ; impossible de rester plus longtemps sur cette esplanade sans vie. La fatigue se faisait sentir : il s'était levé à l'aube et avait conduit tout ce temps avec une concentration extrême, car il s'agissait d'un voyage étrange ... la traversée d'un territoire inconnu. Le tracé de l'autoroute 26 sud dessinait un demi-cercle vers l'ouest et contournait les montagnes juste au pied de la chaîne de la Sierra, en direction des grandes plaines. Ensuite, il avait suivi une route forestière pleine de nids de poule, au tracé sinueux, tout à fait inédit pour lui.

Il avait déjà remarqué en d'autres occasions cette chaîne de montagne que l'autoroute longeait pendant des miles et des miles, mais il n'avait jamais eu la curiosité de s'arrêter. Il savait seulement que c'étaient des zones dépeuplées dans un territoire qui ne lui appartenait pas. Un espace fictionnel dans lequel il n'aurait rien retrouvé de familier : aucun programme à tenir, aucun point de repère. Il était tard, il devait trouver un hôtel pour la nuit. Il n'était pas prudent de rebrousser chemin dans une région inconnue.

Le village était en aval de l'esplanade du téléphérique. Les premières maisons n'apparurent qu'après quelques virages : des constructions de pierre supportant des cheminées d'où sortait de la fumée. Quelques lumières étaient déjà allumées.

Aux abords du village, un homme déchargeait du foin d'une charrette crasseuse pour l'entreposer dans une étable. C'était un vieux, petit et trapu,

avec une veste de velours marron. Il se déplaçait avec lenteur, haletant sous l'effort.

— Je suis désolé de vous importuner -dit Oskar avec une expression incongrue, en se penchant par la vitre de la portière passager- mais je voudrais savoir s'il y a un hôtel, ici.

Le vieux le regarda attentivement, puis s'approcha calmement de la voiture.

— Plus bas, vers la sortie du village, il y a un gars qui s'appelle Ignazio. Tu verras une porte verte, avec une lampe jaune. Je sais qu'il a des chambres.

— Ah, d'accord, je vous remercie. Une porte verte avec une lampe jaune, répéta Oskar avec un accent approprié, pour montrer qu'il avait compris les indications.

— C'est bien ça. Mais attention, souvent, il n'allume pas la lampe. Ce soir, elle sera même sûrement éteinte.

Il roula au pas en regardant les portes, scrutant tout avec la plus grande attention, comme un chat qui entre dans un grenier sombre. Il traversa une petite place, avec un bar illuminé ; on entendait des voix rauques derrière les vitres embuées. Les gens de la vallée s'y retrouvaient peut-être pour jouer aux cartes.

À la sortie du village, il découvrit l'hôtel sans difficultés : c'était une construction plus grande que les autres. On l'aurait dite sortie d'un livre pour enfants. Le bâtiment avait une apparence humaine ; les fenêtres allumées avaient l'air de deux yeux ouverts et la lumière qui filtrait par les vitres de la porte faisait penser à une bouche grande ouverte. Exactement comme une maison creusée dans une citrouille...

Il sortit de la voiture et frappa à la porte verte. Un homme vint ouvrir :

— Bonsoir, j'aurais besoin d'une chambre pour la nuit, et je voudrais dîner, aussi, si possible.

— Je vous en prie, Monsieur, entrez. Vos bagages sont dans votre voiture ? Parfait, ne vous inquiétez pas, j'enverrai quelqu'un les chercher, entrez donc.

Oskar entra, pendant que l'homme courait allumer les lumières. Il régnait une odeur de soupe. Le patron le fit installer dans la salle à manger : des tables étaient entassées dans un coin, les carreaux du sol révélaient leur

piètre qualité, la cheminée éteinte n'avait sûrement jamais fonctionné. Elle avait l'air factice... L'hôtel, récent, était vraiment laid.

Le patron passa en cuisine pour voir ce qui pouvait être servi pour le dîner. Oskar remarqua que la salle à manger avait été accolée à une construction plus ancienne. Les murs mitoyens de l'aile privée étaient anciens, et la porte d'où provenait l'odeur de soupe était d'un vieux bois, peut-être un chêne abattu plusieurs siècles auparavant.

Il faisait froid dans la salle à manger, et cette attente prolongée le mit mal à l'aise. Il était transi, mais surtout déçu par ce premier jour de vacances. Quelques minutes après, dans un bruissement, une silhouette féminine glissa par la vieille porte qui séparait la partie privée des pièces de l'hôtel.

La silhouette était élancée. On entendit une voix l'appeler.

Le patron revint, l'air satisfait :

— Mon cher Monsieur, vous avez de la chance ! Ce soir nous avons une excellente soupe, de la viande cuisinée aux choux et les fromages de la maison.

— Je vous demande pardon, fit Oskar en s'éclaircissant la voix, qui résonna dans la pièce vide, c'est un vrai frigo, ici ; j'ai froid jusque dans les os, maintenant... Il n'y aurait pas, par hasard, une pièce plus chaude où manger ?

L'homme fut gêné.

— Vous avez tout à fait raison. On a allumé un gros poêle dans votre chambre, et tout ira bien pour cette nuit. Mais c'est vrai qu'il fait froid ici... On travaille peu en hiver, on n'a que quelques représentants qui viennent de temps en temps. Vous verrez, ça ira mieux après un bon repas, conclut-il dans un sourire.

Remarquant tous les détails minables de la salle à manger, Oskar pensa que de toute façon tous les lieux d'hébergement étaient affreux. Il n'y avait rien, ici, qui puisse s'harmoniser avec son passé ou ouvrir une fenêtre sur l'avenir. Où qu'ils soient, les hommes ont toujours besoin de dénicher une trace d'eux-mêmes. Pourquoi dans l'avenir ? Parce qu'il n'y a aucune différence entre passé et avenir dans ce type de recherches. On peut très bien se perdre dans l'avenir aussi.

La rouille spirituelle d'Oskar venait peut-être de cette donnée initiale opaque : les circonstances dans lesquelles il avait glissé de l'autre côté du Mur dont son Être originel s'était échappé. Un événement remontant à l'enfance, sans aucun doute. Tout se passe dans l'enfance, quand tout se montre sous son vrai jour, quand règne une grande Unité et que les événements se succèdent l'un après l'autre, comme un paysage vu d'un train.

Oskar pensait souvent à ce qui s'était passé pendant ces années-là ; il était maintenant certain d'avoir un jour versé dans une distraction extrême. Ça avait pu se passer dans la rue, en regardant un chien, peut-être, ou chez le boulanger, ou même au cinéma. Peut-être qu'un matin, il s'était levé à l'aube et s'était regardé dans la glace avec trop d'intensité : son Être réfléchi s'était trop éloigné, et lui, il s'était perdu pour toujours dans l'espace des Symboles...

— Vous avez raison, Monsieur, il fait froid ici, et j'ai peur que le radiateur électrique ne puisse pas réchauffer la pièce. Venez manger avec nous à la cuisine ! J'espère que ça ne vous gêne pas.

C'était la silhouette féminine qu'il avait aperçue dans la pénombre. Une jeune femme soignée, à la chevelure nouée en deux tresses exactement réparties ; le col d'une chemise blanche dépassait de sa robe bleue. Une image réconfortante qui, à ce moment, plut à Oskar.

— Je vous remercie, Mademoiselle, je crois que c'est une bonne idée. Ici il fait un froid insupportable qui m'est rentré jusque dans les os !

La jeune femme ouvrit une porte et le fit passer dans un couloir étroit qui conduisait à la cuisine. C'était une très grande pièce ; au centre, un poêle bon marché était allumé, couvert de casseroles fumantes. Le patron, sa femme et une petite vieille silencieuse mangeaient autour d'une table déjà dressée. Il faisait bien chaud. On était sûrement dans la partie ancienne de l'établissement.

— Installez-vous, je vous en prie ! dit le patron avec un large sourire, ma fille a raison, il fait trop froid dans la salle à manger. Vous savez, je vous aurais bien invité tout de suite, mais je me demandais si ça ne vous aurait pas gêné.

Oskar s'assit en bout de table, pendant que la patronne lui servait une soupe bouillante.

— C'est très chaleureux, ici, Monsieur... ? dit-il en lançant un coup d'œil au plafond de bois.

— Je m'appelle Ignazio. Je vous présente ma femme, Margherita, ma fille Clara, et cette vieille dame est ma mère.

Ils lui sourirent tous ; Clara lui servit de la bière en s'asseyant à côté de lui, une expression satisfaite sur le visage.

Oskar commença à manger de bon appétit, et sentit aussitôt se libérer en lui une forte chaleur qui l'anima, le rendant même euphorique.

Il était assis à une place de choix, et les personnes autour de la table semblaient intriguées, prêtes à l'écouter. Il était sûr que l'atmosphère qui s'était installée était favorable pour pouvoir se mettre en scène dans un milieu nouveau. Une bonne occasion pour se mettre en valeur sous son meilleur jour : des images de lui-même complètement idéalisées et déformées par la mémoire.

— Comment êtes-vous tombé dans ce village perdu au milieu des montagnes ? Vous êtes venu ici par hasard ? demanda la femme du patron.

— Exactement ! Je suis ici pour des vacances. C'est un ami passionné de montagne qui m'a conseillé Valle Chiara...

Il fit une pause imperceptible avant d'ajouter :

— Mais je m'attendais à quelque chose de différent.

— Que voulez-vous dire, Monsieur ? demanda la jeune femme.

— Je vous en prie, appelez-moi par mon nom. Je m'appelle Oskar -il but une gorgée de bière- eh bien, je m'attendais à un endroit insolite, parce ce que cet ami n'aime pas les choses conventionnelles ... Il apprécierait votre cuisine, par exemple. Mais quand je suis arrivé au village et que j'ai vu l'esplanade avec les installations de remontée, j'ai été déçu. Le paysage est déprimant, il ne promet rien de bien divertissant. Je ne voudrais pas vous offenser, messieurs-dames, mais j'oserais dire que Valle Chiara est un endroit oublié des Dieux.

Ils approuvèrent tous trois, l'incitant à poursuivre avec encore plus d'assurance :

— En somme, comment peut-on prétendre que cette esplanade boueuse soit une liaison pour rejoindre le Grand Ski-lift ? Il pleut, ici, il n'y a pas de neige, et je n'ai pas l'impression que plus haut, en altitude, la situation soit très différente. Ne croyez-vous pas ? Vous êtes d'ici, vous devriez pouvoir le confirmer.

Le patron semblait mal à l'aise :

— Vous avez parfaitement raison, s'exclama-t-il avec difficulté, Valle Chiara n'est en effet pas prête à accueillir des touristes. Mais l'affaire est compliquée, croyez-moi.

Il regarda un instant sa femme, qui semblait contrariée, et ajouta :

— Je ne suis pas très au courant, mais le précédent maire avait mis sur pied un programme ambitieux pour cette vallée.

— J'imagine que ce programme a été abandonné ! s'exclama Oskar, ironique.

Clara le regardait en souriant, elle avait l'air de s'intéresser à cette conversation. Il avait entre-temps terminé sa soupe, ils passèrent donc tous au plat suivant.

Le patron réfléchissait à la question posée par son hôte. Après avoir bu quelques gorgées de bière, il se décida à donner des détails supplémentaires.

— Voyez-vous, le maire précédent était un homme instruit ; plus jeune, il était parti en Californie chez un de ses oncles qui était installé là-bas. Il paraît qu'il avait fait plusieurs années d'études dans une université prestigieuse. Puis il est rentré au village en disant qu'il y revenait le temps de donner un coup de main, et il assumait ainsi la charge de maire.

— Qu'a-t-il fait de bien dans cette période ? demanda Oskar.

— La seule chose qu'il ait achevée est justement ce téléphérique que vous avez vu sur l'esplanade cet après-midi. Bon, certains d'entre nous ont pensé qu'il allait permettre un grand développement touristique, et on a donc fait des investissements. Pour ma part, avec l'argent que j'avais de côté, j'ai agrandi l'hôtel qui ne tournait que pour quelques rares représentants et pour les chasseurs, en saison.

— Que pensez-vous de ce projet, alors ? Je n'ai pas l'impression que la situation ait tellement changé depuis.

— Précisément, comme je vous le disais, le maire a fait construire cette installation, puis il a disparu de Valle Chiara. Ça remonte à quelques semaines. Plus exactement, il est parti dès que les essais ont été finis. Je me souviens qu'il était fatigué de son travail d'organisation. Avant de partir, il a dit qu'il était satisfait, et que son rôle était achevé.

Oskar s'adressa alors à Clara :

— Que dis-tu de ce qu'a fait cet étrange maire, toi ?

— C'est difficile à dire comme ça, en quelques mots. J'estimais beaucoup cet homme, il était instruit, il passait des nuits entières à lire. Je faisais mes études en ville quand il est arrivé, mais à Valle Chiara, tout le monde sentait sa présence. Il travaillait toute la journée, et le soir, on le voyait se promener tout seul dans le bois. Toujours à la même heure.

Oskar avait chaud, maintenant. Il enleva son blouson. Il se souvint un instant de la première, horrible impression que lui avait faite l'atmosphère glaciale de l'hôtel. Même si la conversation était étrange dans cette cuisine, il ressentit pour la première fois depuis son arrivée au village une vague atmosphère de vacances.

— Essayons d'y comprendre quelque chose, reprit-il avec assurance, maintenant détendu. Valle Chiara a donc toujours été isolée. Il y a quelques années, un monsieur plein d'idées, qui a fait ses études en Californie, revient par ici. Cet homme projette de construire quelque chose qui soit en mesure de développer la vallée, pour rendre service à ses anciens concitoyens, peut-être. En premier lieu, il examine les possibilités touristiques et décide d'installer un téléphérique pour attirer les skieurs en saison. Il élabore son projet, et quand l'initiative a pris forme, il quitte le village. C'est bien ça ?

— Eh bien, je crois que toute l'affaire est un peu plus compliquée, répondit le patron ; au début, moi aussi je croyais que les choses s'étaient passées de la façon que vous avez si bien reconstruite.

Clara secoua la tête :

— Je crois que vous interprétez mal le projet du maire.

— Tu veux dire qu'il ne voulait pas développer le tourisme ? À quoi peut servir un téléphérique, alors ? dit Oskar.

— Je ne le sais pas exactement, mais le maire n'a jamais parlé de tourisme, il parlait d'une *connexion* -Clara avait un peu de mal à répondre- tout ce que je peux dire, au-delà des bruits qui courent au village, c'est que le maire voulait relier Valle Chiara à quelque chose. Une fois, je l'ai entendu parler de *connexion expérimentale*. C'est pour ça qu'il a fait construire l'installation et qu'il voulait que tout fonctionne au mieux...

— Mais alors ce téléphérique n'est pas du tout abandonné ! s'écria Oskar. Il existe peut-être une entreprise qui l'exploite.

— Mais bien sûr ! L'installation fonctionne, tout le monde peut l'utiliser. Si tu veux, demain matin, je t'emmènerai voir le directeur, comme ça tu

You've Just Finished your Free Sample

Enjoyed the preview?

Buy: <http://www.ebooks2go.com>